

Donatien **Moison**

An illustration featuring a light blue, stylized face with large, dark eyes looking forward. The face is positioned at the top of the cover. Below the eyes, a blue skyscraper with a pointed top and vertical lines is depicted. To the left of the skyscraper, there are several other architectural elements, including a window frame and a smaller building. At the bottom left, there is a small green bush. The entire illustration is set against a white background with a light blue vertical bar on the left side.

**L'École du  
Mépris**

The logo consists of a blue square on the left and a pink triangle pointing upwards on the right. Below the square and triangle, the text "écritureales" is written in a stylized, lowercase font. Underneath that, in a smaller font, is "Association des Auteurs Éditeurs Réunis".

écritureales  
Association des Auteurs Éditeurs Réunis

Roman



. Ah “oui” disait-on en faisant traîner la voix : “William Sparrow, oui, je connais. J’ai lu un de ses romans dans l’avion entre Glasgow et Montréal un jour. C’était quoi ? Alors, là, je ne sais plus : une histoire de gangsters dans le New Jersey, je crois. Y avait de belles nanas aussi. Y en a toujours dans ses bouquins”.

Et pourtant, combien de ces lecteurs au mépris facile (y compris certains profs de Maria), et qui regardaient William de si haut, eussent été capables de pondre la moindre nouvelle ? Comme tant d’adolescents, Maria s’était progressivement rendu compte que son père n’était pas parfait, loin de là... puis, encore plus douloureux à admettre qu’il n’était pas universellement apprécié ou aimé comme, dans son esprit, il aurait dû l’être... et, au lieu d’en vouloir aux autres, c’était à ce père lui-même qu’elle en voulait un peu. Il aurait dû, comme elle, s’indigner de ces attitudes cavalières et injustes, mais il acceptait tout avec le sourire : en fait, il s’en foutait royalement.



“Quand j’ai fait l’amour avec un homme”, expliqua un jour Clara dans l’avion qui les ramenait en France, “il ne m’oublie jamais. Les autres femmes deviennent fades en comparaison. Tu vois, Maria, je suis belle, je le sais. Inutile de prétendre le contraire, c’est comme ça. Mais les belles femmes, il y en a treize à la douzaine de nos jours. La différence, quand je suis avec un homme, c’est que je fais tout ce qu’il veut... tout, absolument tout ; ses fantasmes deviennent les miens, sans arrière-pensées, sans restrictions, sans mignardise, sans tabou. Une femme qui ne dit jamais ‘non’ peut déstabiliser n’importe quel homme et le rendre amoureux fou en l’espace de quelques heures. Une prostituée en fait autant, diras-tu ? Mais la prostituée n’est pas convaincante. Elle ne persuade jamais son client qu’elle en est tombée amoureuse. En plus, j’offre la fascination de mon style de vie et de ce qu’il implique en termes de compte en banque. Le pauvre imbécile croit vraiment avoir gagné le gros lot. Non, Maria : moi, on ne m’oublie jamais... jamais.”



... il rencontra des jeunes femmes qui, sans être vraiment des prostituées, ne pouvaient laisser passer l'occasion de se faire une cinquantaine de dollars pour alléger leur pauvreté. Plus tard il regretta amèrement son attitude, car, entraîné par ses pairs et la morale exigüe de son milieu, il avait méprisé ces filles tout en en profitant. S'il avait pris la peine de les considérer comme des êtres humains, qui sait s'il n'aurait pas rencontré des personnalités attachantes, des âmes riches, de vraies amies... ? Qui sait s'il n'aurait pas trouvé l'amour ?





Elle souhaitait désespérément que Clémentine n'eût pas pris un jour de congé. Elle avait un besoin douloureux, animal, de parler à quelqu'un et de s'appuyer sur un confident ou une confidente qui l'aurait empêchée de faire une sottise. Plus que tout, dut-elle se l'admettre à elle-même pour la millième fois, elle avait besoin d'une mère, mais elle n'en avait jamais eu et savait qu'elle n'en aurait jamais. Au collège, au café, au studio de danse ou en sortant avec des copines, elle hurlait presque de frustration lorsqu'elle entendait l'une d'elles dire à quel point elle aimait sa mère. Le cliché voulant que toutes les adolescentes se rebellent contre leurs parents était loin d'être fiable, découvrait-elle en bavardant à droite et à gauche. Certes, il y avait des filles dont la vie de famille était pénible, mais la plupart, en fait, se sentaient très proches des leurs, et savaient sans l'ombre d'un doute qu'elles en étaient profondément aimées. Maria avait même envié la douleur d'une lycéenne qui venait de perdre sa mère. Ce manque d'amour maternel, c'était comme un trou dans une absurde carte postale ; c'était comme une carrière à ciel ouvert dans un magnifique paysage. Elle savait qu'il n'y avait pas de remède, qu'elle serait, toute sa vie, transpercée de ce vide, et que même si elle connaissait la vieillesse (ce dont elle doutait) elle pourrait

encore, à quatre-vingts ans et quelques, se réveiller au beau milieu de la nuit, les joues en larmes en pensant à l'amour dont elle avait été privée.



C'étaient les parents, bien sûr, qui avaient provoqué la fuite de Millie ; le père en refusant de s'intéresser à sa fille et de discuter de quoi que ce soit avec elle ; la mère en critiquant jour après jour, sans pitié, sans répit, tout ce que Millie faisait et tout ce qu'elle disait. Très jeune, elle avait conclu qu'il ne faut attendre d'amour de personne et qu'on ne peut compter que sur soi-même.

Une nuit, suivant un instinct aussi puissant que celui d'un oiseau migrateur, et sans avoir planifié son escapade, Millie avait marché pendant cinq kilomètres sur le chemin de terre qui reliait la ferme à la grand-route puis avait été prise en stop par un routier. Par défi, elle avait couché avec lui alors qu'il n'en demandait pas tant, et il l'avait déposée à New York. Pur hasard. Un autre camion aurait tout aussi bien pu l'emmener à Washington, Chicago ou Poughkeepsie.



## Chapitre Onze

Westchester... Immense faubourg au nord de New York, mais politiquement, parlant, ce n'est plus New York. Vu des airs, on dirait une forêt, car presque chaque maison est entourée d'arbres. C'est dans cette région que se rencontrent le climat continental dur et le climat continental doux. Il faut y ajouter les derniers tentacules de climat océanique remontant de Virginie et du Maryland. Le résultat : une végétation si riche et si variée qu'elle surprend le visiteur européen. Il s'était attendu, propagande de gauche oblige, à un désert de ciment strié d'automobiles et de néons, palpitant perpétuellement dans un bruit assourdissant. Il découvre, au contraire, de la verdure partout. Même Manhattan décore souvent ses immeubles de végétation incongrue sur les terrasses. Certaines tours d'habitation ont des cheveux, d'autres des moustaches. Quant à Westchester, c'est du lyrisme : rivières bordées de saules, pelouses, châtaigniers centenaires, buissons, sapins gigantesques, fossés vert foncé, clairières vert pâle, un maelström d'exubérance botanique. L'impression de paix qui s'en dégage oblige à un certain effort mental pour se convaincre que, là comme ailleurs, on trouvera des cambrioleurs et des meurtriers et que, sous ces frondaisons à la Watteau, se cachent des terreurs, des amertumes, des déceptions, des échecs, des migraines et des crises cardiaques.



Les malades entendaient la circulation vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y avait un bref moment de répit entre deux et quatre heures du matin puis commençait la ronde des camions de livraison précédant celle des voitures emmenant les gens à leur travail.

L'établissement lui-même générait son propre vacarme. Il respirait continuellement comme une baleine géante. Ventilateurs, réfrigérateurs, éclairage au néon, tout bourdonnait, crépitait, crachotait... Dans les corridors, à chaque étage, des infirmières et aides-soignantes s'agglutinaient autour du bureau de la surveillante et des sifflements de son percolateur. De temps en temps, elles éclataient de rire, les noires dominant toutes les autres de leurs "Hiiii, hiiii, hiiii..." sans fin. Venaient ensuite les techniciennes de surface, hurlant de l'une à l'autre les détails de leur vie privée : divorces, fausses couches, mauvaises notes de leurs enfants, le tout ponctué de violents chocs de seaux métalliques et de puissants atterrissages de fauberts.





## Donatien Moisdon **L'École du Mépris**

Maria, 14 ans, en paraît 20. Son aura, alliée à son élégance et à sa prestance, lui ouvre le cœur et le respect de tous. Attirée par la sensualité féminine, elle commence à vivre ses premiers émois amoureux. Maria tient sa beauté physique de sa mère, Eileen, femme égoïste et manipulatrice, et sa beauté intérieure de son père.

Jusqu'au jour où Maria déclenche une série d'évènements qui lui feront découvrir le monde réel comme jamais elle ne l'aurait imaginé... Perdue dans une mégapole, Maria tombe sous l'emprise de personnages douteux. Sa forte volonté sera-t-elle suffisante pour l'aider à s'en sortir ?

*Un récit dense, prenant et enrichissant qui se dévore et se relit avec plaisir et volupté... D'un style résolument original, ce roman nous entraîne dans la complexité des rapports humains. (AB)*



*Après un Master's Degree en littérature de New York University, Donatien Moisdon a enseigné le français et l'anglais en Angleterre. En 1999, il a publié « La Caresse du Serpent » chez Anne Carrière. Cet ouvrage a été présenté au Jury du Fémina, et choisi deux mois de suite par le Club du Gand Livre du Mois.*

*Donatien Moisdon en est à sa dixième publication.*

*Site : [www.123siteweb.fr/donatien](http://www.123siteweb.fr/donatien)*

*Under the title School of Contempt, L'École du Mépris is also available in English, in both Kindle form and paperback.*

